

NAISSANCE DU MODÈLE URBAIN GREC DANS L'OCCIDENT MÉDITERRANÉEN

MICHEL GRAS
École française de Rome

Résumé

La cité grecque de Mégara Hyblaea, sur la côte orientale de la Sicile au Nord de Syracuse, a été délaissée dès le début du Ve siècle, après un peu plus de deux siècles de vie. Après une courte parenthèse hellénistique, elle est pratiquement restée abandonnée jusqu'à la reprise des fouilles à la fin du XIXe siècle. Cette situation permet d'étudier l'implantation urbaine originelle qui montre une répartition de l'espace urbain dès 700 avant J.-C. dans le cadre d'un projet cohérent, avec des rues, des files de lots de terre (« kleroi ») qui, plus tard, donneront naissance à des îlots rectangulaires qui traverseront les siècles jusqu'à nous. Cette situation montre l'existence d'une réflexion théorique bien antérieure à Hippodamos de Milet et dont on pourrait trouver des échos chez Platon et Aristote. Mais le fait d'engager un processus global sur un espace de 60 hectares bien avant d'avoir la capacité de le remplir montre que le projet de s'installer loin de chez soi (« apoikia » que nous traduisons faute de mieux par « colonie ») n'est pas une improvisation mais met en œuvre un savoir complexe sur l'espace urbain.

En Italie du Sud et en Sicile, de Tarente à l'Est à Géla à l'Ouest en passant par Sybaris, Crotona, Cumae, Rhegion, Zancle (Messine), Naxos, Katanè, Léontinoi, Mégara Hyblaea et Syracuse ce sont 12 villes nouvelles qui ont été fondées vers la fin du VIII^e siècle ou vers 700 avant notre ère. Il y en eut d'autres, comme Locres et Caulonia en Italie du Sud, comme Mylai et Eoro en Sicile et, dès le milieu du VII^e siècle ou peu après, Sélinonte et Himère en Sicile, Poseidonia (Paestum) et Métaponte en Italie méridionale. Puis d'autres encore, nombreuses, au VI^e siècle, à commencer par Camarine et Agrigente.

Ce corpus d'une vingtaine de villes, de dimensions certes différentes, est un patrimoine urbain exceptionnel, et la proximité géographique et chronologique de toutes ces fondations nouvelles montre la cohérence des projets qui les ont portées. Deux autres régions du monde grec — la Chalcidique et les pourtours de la mer Noire — ont aussi connu des mouvements de ce type, Cyrène (Libye) et Massalia (Marseille) restant géographiquement isolées.

Notre connaissance archéologique de cet ensemble exceptionnel est inégale. D'abord parce que la moitié de ces *poleis* grecques en Italie du Sud et en Sicile se trouvent aujourd'hui sous des villes modernes, ce qui gêne considérablement la recherche : ainsi Tarente, Crotona, Rhegion (Reggio di Calabria), Zancle (Messina), Katanè (Catania), Syracuse. (Figure 1) Ensuite parce d'autres sont à proximité immédiate de centres urbains dans des secteurs suburbains qui sont également difficiles pour la recherche : ainsi Cumae en Campanie, Naxos et Géla en Sicile. Sans parler de Sybaris dont les vestiges archaïques sont sous le niveau de

la mer. Il ne reste donc de disponible pour des recherches extensives que Mégara Hyblaea, Léontinoi et Locres pour la première génération, Caulonia et Eoro ensuite, et quatre autres cités plus récentes, fondations respectives de Sybaris (Poseidonia et Métaponte), de Zancle (Himère), enfin de Mégara Hyblaea (Sélinonte). On le voit, c'est l'ensemble cohérent Mégara Hyblaea et Sélinonte qui fournit le cas le plus propice et ce d'autant plus que, à Mégara, les réoccupations hellénistiques ont été limitées.

C'est sur ce corpus imposant que Jean Bérard a construit son œuvre, à travers un livre publié en 1941 et réédité en 1957¹ qui, cité après cité, a présenté et analysé toute la documentation littéraire fournie par les auteurs grecs et latins. Le dossier littéraire a pour mérite de montrer que cette série de fondations présente de nombreux caractères communs, ce qui veut dire que, pour les Anciens, ces expériences étaient parallèles avec des variantes sur un thème : celui de l'*apoikia*, de « l'éloignement de chez soi » qui avait poussé des Grecs de provenances multiples vers de nouveaux rivages pour des raisons économiques et sociales, pour l'essentiel le manque de terres face à la poussée démographique. Et c'est aussi sur cette base que Pier Giovanni Guzzo a récemment donné son analyse, cité par cité, de la documentation archéologique recueillie sur ces sites au

1. J. Bérard, *La colonisation grecque de l'Italie méridionale et de la Sicile dans l'Antiquité. L'histoire et la légende*, Paris, 1957. Pour une relecture récente de l'œuvre de Bérard, voir *Avec Jean Bérard, 1908 - 1957. La colonisation grecque. L'Italie sous le fascisme*, Rome, 2010, études et textes réunis par J.-P. Brun et M. Gras.

terme de cinquante années de recherches intensives².

Tout cela suffirait à faire douter des analyses modernes qui mettent en discussion la réalité même d'un modèle commun en prenant des exemples marginaux et/ou mal connus (fondations de l'Adriatique, dossiers de Siris ou d'Alalia) ou tardifs (exemples du V^e siècle de Naupacte et de Brea), et en n'exploitant pas le cœur de la documentation littéraire et surtout archéologique³.

On ne saurait certes lire ces expériences avec un regard moderniste qui assimilerait cet ensemble d'émigrations suivies de fondations urbaines à la lumière d'expériences coloniales plus récentes⁴. Ce fut la limite du livre, par ailleurs foisonnant, de Thomas J. Dunbabin⁵. Mais le fait que l'histoire ait connu, à travers les siècles, différents moments où des déplacements de populations ont eu lieu dans des contextes politiques et économiques chaque fois différents, ne saurait jeter le doute sur des dossiers étayés par les sources à disposition.

En effet, tous ces dossiers présentent des espaces urbains, c'est-à-dire des espaces cohérents limités par un tracé matérialisé par un fossé, ou une muraille dans un second temps. Avec des nécropoles qui se trouvent hors les murs. Cette trilogie ville/muraille/nécropole suffirait à consacrer la validité du corpus même si la fouille *exhaustive* de l'un de ces espaces urbains n'a jamais été réalisée. Aucun élément, à l'heure actuelle, ne peut faire penser que ces espaces ne méritent pas le qualificatif d'urbain.

En effet, à l'intérieur de ces espaces urbains, on peut souvent distinguer des espaces publics (agora, rues), des espaces religieux (sanctuaires dans des *temenè*) enfin des espaces privés (habitat). C'est dire qu'il y a là toutes les caractéristiques de ce que nous appelons « une ville » à la seule et importante différence que pour les Grecs, la *polis*, la cité-Etat, était constituée à la fois par un élément urbain (*astu*) et par un élément territorial (*chora*) qu'on n'analysera pas ici sans pour autant l'oublier.

La recherche archéologique de l'École française de Rome à Mégara Hyblaea, à l'invitation des autorités italiennes à partir de 1949, a permis de bien connaître

2. P. G. Guzzo, *Fondazioni greche. L'Italia meridionale e la Sicilia (VIII e VII sec.a.C.)*, Rome, 2011. Autre riche bilan de D. Mertens, *Città e monumenti dei Greci d'Occidente*, Rome, 2006.

3. Ainsi R. Osborne, *Early Greek Colonization. The Nature of the Greek settlement in the West*, dans *Archaic Greece. New Approaches and New Evidence*, édité par N. Fisher et H. van Wees, Oxford, 1998, pp. 251 - 269.

4. M. Finley, E. Lepore, *Le colonie de gli antichi e di moderni*, Rome, 2000 : recueil republiant deux textes classiques de ces deux grands historiens, datés respectivement de 1976 et de 1981. Voir aussi E. Gabba, *Colonie antiche e moderne*, dans *Scienza dell'antichità*, 5, 1991, pp. 601 - 614.

5. *The Western Greeks*, Oxford, 1948 (mais achevé dès 1938). Livre qui a toutefois le grand mérite d'utiliser pleinement les résultats des recherches archéologiques de Paolo Orsi.

cet espace urbain par la fouille en extension de tout le secteur de l'agora archaïque (qui est bien localisée) et par la réalisation de très nombreux sondages dans des secteurs plus périphériques à l'Ouest et au Sud de l'espace urbain. Les fortifications ont été l'objet d'enquêtes depuis la fin du XIX^e siècle (équipes italiennes) jusqu'à nos jours, ainsi que les nécropoles. C'est dire que la masse de connaissances sur ce site, occupé pendant plus de deux siècles (fin du VIII^e siècle au moins — début du V^e siècle), est exceptionnelle même si les interrogations sont encore nombreuses et la prudence de rigueur⁶.

À Sélinonte, fondée par des Mégariens peu après le milieu du VII^e siècle, la recherche a également été très active de la part de nos collègues italiens et allemands⁷. À ce jour l'espace urbain est en partie connu (avec l'agora localisée) et les fortifications monumentales n'ont jamais disparu. Les nécropoles se trouvaient aussi à l'extérieur de l'espace urbain. De grands temples se trouvent aussi bien à l'intérieur (sur l'acropole) qu'à l'extérieur de la ville. Il est, comme à Mégara, facile de localiser, outre l'agora, les ports et l'acropole. C'est dire que tous les principaux éléments constitutifs de la morphologie urbaine grecque sont en place.

Les superficies de ces villes grecques d'Occident sont assez impressionnantes : 60 hectares pour les plus petites et anciennes (Syracuse et Mégara), le double pour Sélinonte et Poseidonia ; 145 hectares pour Métaponte. Ici, il y a tout de même des variations significatives, ce qui montre l'existence de variantes dans ce modèle. Il est vraisemblable de penser que des espaces de plus de 100 ha pouvaient difficilement ne pas avoir des secteurs vides.

Il est toutefois plus intéressant de noter que les Mégariens se sentent à l'étroit dans 60 ha et que, fondant Sélinonte, ils doublent l'espace à disposition. Cette observation repose sur des données archéologiques précises et peut donc être historiquement commentée. C'est la démonstration que le cadre défini pour Mégara était trop étroit et ne pouvait avoir la souplesse nécessaire face à l'arrivée des nouveaux *epoikoi* et à la croissance démographique interne. Il n'y a probablement pas d'autre explication à chercher pour la fondation de Sélinonte que cet enfermement insupportable dans une grille rigide qui a dû provoquer une *stasis*, une crise politique. Outre Mégara, Zancle (avec Mylai puis Himère), Naxos (avec Callipolis), Leontinoi (avec Euboia) et Syracuse (avec Eloro, Akrai, Casmenai et Camarine) ont eu ce besoin de fonder une ou plusieurs nouvelles cités dès le milieu du VII^e siècle

6. On cite une fois pour toutes la dernière publication d'ensemble : M. Gras, H. Tréziny, H. Broise, *Mégara Hyblaea 5. La ville archaïque. L'espace urbain d'une cité grecque de Sicile orientale*, Rome, 2004.

7. En dernier lieu : D. Mertens, *Selinus I. Die Stadt und ihre Mauern*, Mayence, 2003.

ou peu après⁸. Le fait que Callipolis et Euboia n'aient jamais été localisées avec certitude⁹ pourrait s'expliquer par des projets avortés et la disparition rapide voire immédiate des nouvelles cités. Il sera donc un jour intéressant de vérifier le bien-fondé de la présente hypothèse en analysant, quand il sera connu, le tracé urbain de Catane afin de comprendre pourquoi cette dernière n'a pas eu ce besoin. À moins que ce ne soit la conséquence de la sagesse de son législateur Charondas...

On le voit : cette lecture permet de revenir sur le débat des causes de l'émigration de certains Mégariens à Sélinonte sans opposer nécessairement expansion démographique et crise politique. Elle permet toutefois d'éliminer définitivement l'hypothèse fondée sur une analyse du territoire qui aurait été insuffisante pour nourrir la population mégarienne. Elle suggère surtout une explication pour l'ensemble des colonies secondaires de Sicile orientale alors que ce type d'hypothèse n'est pas présent dans les études sur ce type de colonies¹⁰.

Mais c'est l'organisation de l'espace urbain lui-même qui révèle le plus de surprises. En effet, l'existence d'une organisation urbaine a été révélée par la découverte, dans les années 60, de l'agora de Mégara, en forme de trapèze, encadrée par deux réseaux de rues parallèles entre elles et coupant de grandes voies. Ces réseaux de circulations délimitaient donc de grands rectangles ou parallélogrammes, traditionnellement appelés îlots.

De nombreuses découvertes limitées et ponctuelles dans plusieurs autres villes grecques, comme Naxos, Sybaris, Crotona, Messine et surtout Syracuse ainsi que Métaponte et Sélinonte, sans oublier pour le VI^e siècle Camarine, ont confirmé que l'existence de cette implantation assez régulière n'était pas un cas isolé. Le grand Paolo Orsi avait compris à Mégara, dès la fin du XIX^e siècle, qu'il y avait un « urbanisme » grec et il a été démontré que l'on circule aujourd'hui — dans le centre de Syracuse (Ortygie) — dans des rues qui ont été tracées par la première génération des Grecs installés sur ce site (comme c'est aussi le cas à Naples pour le V^e siècle).

Espace urbain cohérent donc et organisé de ma-

nière rationnelle. Il y a donc là les deux points de départ essentiels pour conduire une enquête sur la morphologie urbaine et ce d'autant plus que les recherches postérieures à Mégara ont permis de préciser le modèle. En effet, l'analyse archéologique a permis de démontrer que les espaces limités par des rues, appelés de nos jours « îlots » dans la tradition de l'*insula* romaine, étaient en fait constitués de parcelles carrées ou rectangulaires (avec une superficie en gros équivalente) qui sont des « lots » (*oikopeda* en grec), soit le terrain attribué à un *oikos*, la cellule familiale de base. Ce sont des files d'*oikopeda* alignés le long des rues et adossés deux à deux le long d'une arête centrale dépourvue de portes de communication qui constituent les îlots. *Un îlot est d'abord une résultante et non une cellule de base*. Il n'est que le résultat d'un agglomérat ordonné de lots mais n'a pas d'existence propre. Et, de fait, le mot îlot n'existe pas en grec archaïque et classique. L'arête centrale, dite par nos prédécesseurs (Georges Vallet, François Villard et Paul Auberson) et par nous le « mur mitoyen », est aussi une ligne de démarcation pour l'évacuation des eaux pluviales par des toitures qui s'abaissent vers les rues.

On a donc ici la traduction archéologique précise du modèle historique de la distribution des terres de manière égalitaire (*isomoiria*) que Platon reprendra dans sa cité idéale (*Les lois*) en distinguant les lots urbains et les lots du territoire (*kleroi*). Et de fait, la recherche conduite à Métaponte cette fois (et en mer Noire) a démontré l'existence d'une division de la *chora* par des lots avec des fermes¹¹.

Derrière ce processus très élaboré, il y a la mise en œuvre d'une pluralité de savoirs théoriques qu'il faudra un jour analyser un à un. Ils permettent de travailler sur des alignements et ce concept est fondamental. Il y a là le processus qui permet en particulier d'intégrer, dans un espace organisé, d'anciens chemins et sentiers qui se dirigeaient vers la mer parallèlement au petit fleuve local, à une certaine distance pour éviter les marécages. Ces cheminements préhistoriques se transforment ainsi en *plateiai*, en artères larges, préfigurant d'une certaine manière nos avenues de l'époque classique (sans les arbres). Ce sont de grandes voies adaptées aux processions et au déroulement de rituels. Des constructions publiques les bordent partiellement. Elles portaient probablement des noms (de divinités souvent) comme à Thourioi, au V^e siècle¹². Les autres ruelles (*stenopoi* en grec) se greffent sur elles. Ici et là des traces de bornage sont visibles encore qu'il soit parfois difficile, à Mégara, de faire la part entre des

8. La tradition précisait que Léontinoi et Catane étaient des fondations effectuées à partir de Naxos : mais le court écart de 5 ans entre toutes ces fondations permet, pour notre propos, de les considérer comme trois cités fondées parallèlement. Sur ces cités récemment, M. Moggi, *L'area etnea: la colonia di Thouklès*, dans *Colonie di colonia* (Lecce 2006), sous la direction de M. Lombardo et F. Frisone, Lecce, 2009, pp. 37 - 48 ; F. Cordano, *Le città calcidesi della Sicilia orientale: obiettivi comuni e strutture simili*, dans *Forme sovrapoleiche e interpoleiche di organizzazione nel mondo antico*, Lecce, 2008, pp. 447 - 450.

9. Euboia pourrait être Monte San Mauro di Caltagirone selon M. Frasca (*La parola del passato*, 52, 1997, pp. 407 - 417).

10. M. Lombardo et F. Frisone, 2009, *op. cit.* M. Costanzi, dans *Revue des Études anciennes*, 111, 2009, 2, pp. 429 - 452.

11. Travaux décisifs de J. C. Carter à la suite des recherches pionnières de Vatin et de Carrier.

12. E. Greco, *Nomi di strade greche*, dans M. Castoldi (sous la direction de), *Koinà. Miscellanea di studi archeologici in onore di P. Orlandini*, Milan, 1999, pp. 223 - 229.

marques rituelles et des bornes protectrices pour le passage de chars. À Naxos, où ces bornes-cippes sont présentes aussi, la dimension rituelle semble la plus probable. Cette attraction pour l'alignement, dans sa dimension hoplitique, rappelle l'attention portée par Aristote dans la *Politique* (1274b) à la *taxis* : « ce qui fait la cité, c'est un certain ordre (*taxis*) dans lequel sont rangés les citoyens ». Dans le détail, beaucoup d'indices montrent qu'il y a dans l'espace urbain tout un positionnement de pierres, stèles, autels, cippes qui ont un sens précis par rapport à des rituels et plus largement par rapport à une histoire culturelle de la cité. L'archéologue peut ici seulement signaler des indices sans avoir de preuves en l'absence d'inscriptions.

On doit observer que les deux grandes *plateiai* de la partie nord de la ville ne débouchent pas sur des portes au niveau de la muraille occidentale. Cela surprend à tort. Là encore, une lecture moderniste serait trompeuse. En fait, le réseau des portes est indépendant du réseau des rues. Il y a de toute façon beaucoup plus de rues qui arrivent à proximité de la muraille que de portes, encore qu'il ne faille pas oublier les poternes pour piétons, pas toujours bien localisées, sauf exception. Au Sud également, il n'y a pas une rue face à la porte méridionale. Certes, les eaux pluviales acheminées par les rues sortent de la muraille par des égouts bien situés mais l'implantation du réseau des portes répond à une autre logique qu'il faudra connaître et qui n'est pas seulement la recherche d'une certaine équidistance entre les portes. Il y avait de toute façon, immédiatement à l'intérieur des murailles, un espace continu, un peu comparable à nos boulevards du XIX^e siècle, que nous avons appelé dans la publication « rue pomériale » faute de mieux (et peut-être à tort car il ne s'agissait pas forcément toujours d'un espace calibré comme une rue) mais qui permettait aisément de rejoindre la porte la plus proche comme de faire transiter les eaux de ruissellement (ce qui pourrait expliquer la présence d'un puisard au milieu de ladite rue).

Ces réseaux de rues larges et de rues étroites se retrouvent partout. Il a même été observé des convergences précises et troublantes dans les mesures de ces réseaux dans les diverses cités achéennes (Crotone, Métaponte, Poseidonia) ce qui a fait écrire à D. Mertens : « i coloni achei avranno dunque avuto delle idee vistosamente unitarie dello spazio necessario alle singole unità domestiche »¹³. C'est dire que l'on possède des éléments de documentation sérielle, ce qui suffirait à prouver la cohérence du phénomène historique. Les données de Naxos, de Syracuse et de Camarine devraient aussi être prises en compte¹⁴. Et je ne peux résister au plaisir de

citer, encore une fois, une phrase prémonitoire de Luigi Bernabò Brea à propos de Zancle, il y a 40 ans : « I pochi resti murari messi in luce dimonstrano che la città doveva avere una planimetria regolare, con edifici di abitazione sorgenti su oikopeda, o lotti urbani, divis fra loro da stetti passaggi »¹⁵. Notation confortée par les recherches successives et qui suggère la présence d'*ambitus*.

Derrière l'espace urbain se cache un tissu urbain, dans sa dimension sociale, qu'il faut percevoir. Et il faudrait ici bien des fouilles complémentaires pour analyser, lot par lot, l'identité sociale et culturelle de chaque parcelle, pour faire émerger des groupements de lots qui donneraient sens à la notion de voisinage, ce que l'on attend dans une ville nouvelle mise en place sans conditionnement autre que la composition sociale du groupe des fondateurs. Il faudra vérifier notamment si les files de lots, les alignements de lots, correspondent à quelque chose, ou encore si deux files de lots qui se font face de part et d'autre d'un espace de circulation (*plateia* ou *stenopos*) constituent une unité sociale, voire l'embryon d'un quartier. La seule indication, négative, que peut donner l'archéologue est de faire observer que le fait que le mur mitoyen de l'îlot ne soit pas percé de portes donnerait à penser que les deux files de lots d'un même îlot ne font pas partie du même système social. Ceci disparaîtra dans un second temps (ainsi à Sélinonte) lorsque l'îlot prendra une dimension unitaire. Nous sommes, à Mégara, dans un archaïsme qui a le mérite de montrer les étapes d'un processus mental et historique.

Les structures circulaires mises au jour dans certains lots proches de l'agora, à Mégara mais aussi à Sélinonte, donneront peut-être des indications sur les articulations sociales et religieuses de ces cités. Il pourrait s'agir d'une spécificité mégarienne puisqu'elles ne sont, pour le moment, pas attestées dans d'autres villes grecques qu'elles soient achéennes, eubéennes ou corinthiennes. Mais l'argument par le silence (*asilentio*) est dangereux.

Les notions de centre et de périphérie peuvent aussi être convoquées pour montrer des décalages significatifs par rapport à des schémas modernistes simples. L'agora de Mégara n'est pas au centre géographique de l'espace urbain. Il est fortement décalé vers le Nord à mi-chemin de trois autres lieux essentiels de la cité nouvelle : le grand sanctuaire au NO, le port au Nord, l'acropole enfin au NE. En fait ces trois ensembles ont tous une situation obligée : le port et l'acropole par la nature même des lieux, le sanctuaire par son implantation sur un ancien village néolithique abandonné depuis longtemps mais dont la fréquentation était encore perceptible par les fondateurs grecs. La position de

13. D. Mertens, *Città e monumenti*, op. cit., p. 208.

14. Pour Naxos, M. C. Lentini, (sous la direction de), *Naxos di Sicilia. L'abitato coloniale e l'arsenale navale. Scavi 2003 - 2006*, Messine, 2009.

15. Kokalos, 18 - 19, 1972 - 1973, p. 176. Voir déjà M. Gras, *L'urbanisme de Zancle*, dans *Messina e Reggio nell'antichità*, Messine (1999), 2002, pp. 13 - 24. G. M. Bacci, *La carta archeologica*, dans *Da Zancle a Messina*, II2, Messine, 2002, pp. 9 - 14.

l'agora est donc une *résultante* de facteurs externes et cela décale la cité vers le Nord. Toutefois, il faut dire que nous connaissons encore très mal la dépression centrale (dite *insenatura*) et il y a là un dossier qui pourra révéler des surprises, à la fois par l'accessibilité de la mer et aussi par le fait que ce lieu, géographiquement central, pouvait rééquilibrer la cité face à la position relativement périphérique de l'agora.

Ces villes sont donc le résultat d'un projet. La grande cohérence des vestiges qui demeurent montre une préparation avant la mise en œuvre matérielle. Nous avons évoqué une phase des « campements » pour expliquer le mode de vie pendant un certain temps, au moins des années voire des décennies, temps nécessaire sinon à la conception du moins à l'adaptation d'un modèle au terrain, terrain évidemment nouveau pour les émigrés fondateurs. Certes des expériences partielles avaient eu lieu en Grèce où l'on note des aspects novateurs dans l'île d'Andros (Zagora) comme à Oropos dans le Nord de l'Attique¹⁶. Mais à l'Ouest l'échelle change.

De ce réservoir d'expériences nouvelles, chacune à la fois égale et différente des autres, prolongées au VI^e siècle, par exemple à Camarine, Hippodamos de Milet, Platon et Aristote tirèrent, aux V^e et IV^e siècles, des enseignements théoriques. On assiste donc à une alternance de moments de conceptions et de moments de réalisations, sinon que la phase la plus ancienne de conception nous manque, les sources littéraires grecques ne remontant pas, sauf exception, au-delà du V^e siècle. Mais le fameux passage homérique de l'Odyssée (VI, 9 - 10) sur Schérie peut être considéré comme le plus ancien témoignage littéraire, de la fin du IX^e ou du VIII^e siècle, de cet effort modélisateur (« Il entoura la ville d'un rempart, éleva des maisons, construisit les temples des dieux et partagea les champs »)¹⁷. Cette mention répond peut-être à des réalisations contemporaines en Chalcidique (fondation érétrienne de Mendé selon Thucydide, IV, 123, 1) mais la documentation archéologique est encore confuse, le site étant déjà fréquenté voire occupé depuis la phase submycénienne.

La transmission de cette pensée théorique demandera encore beaucoup d'analyses. C'est d'abord Hippodamos de Milet qui fait problème dans la mesure où l'on a longtemps cru, sur la base d'un passage ambigu d'Aristote (*Politique*, 1267b), qu'il avait inventé, au V^e siècle, le plan régulier, dit pour cela « hippodaméen ». Paolo Orsi, dès la fin du XIX^e siècle, se rendait compte que cela ne fonctionnait pas. Et la découverte d'une régularité urbaine datée du VII^e siècle à Mégara a validé les doutes d'Orsi. En fait c'est la personnalité même d'Hippodamos qui a

ajouté de l'ambiguïté. Celui-ci en effet, comme Roland Martin l'avait souligné¹⁸, né vers 480 (soit au moment de la prise de Mégara par Gélon de Syracuse en 483), est un théoricien des idées autant qu'un architecte (cette définition n'apparaît que chez les lexicographes tardifs). Ses préoccupations sont aussi « politico-mathématiques » selon Martin, qui concluait « les modernes semblent avoir plus fait pour la gloire d'Hippodamos que les anciens, et lui attribuer plus d'importance qu'il n'en eut réellement »¹⁹. En fait, comme Emanuele Greco l'a bien montré, c'est à Thourioi que l'on peut le mieux mesurer la dimension d'architecte d'Hippodamos²⁰.

On pourrait ajouter un autre type de réflexion à propos d'Hippodamos. C'est un homme de Milet, qui vient au jour dans une ville traumatisée par la prise et destruction par les Perses en 494. Par-delà la destruction de la ville, la question serait de savoir si le potentiel intellectuel de la grande Milet archaïque²¹, édifiée sur les ruines d'un habitat mycénien, celle des philosophes Thalès, Anaximandre et Anaximène, a pu se transmettre à la génération d'Hippodamos, née après le désastre. En l'absence de données archéologiques suffisantes sur la Milet archaïque, nous ne pouvons pas savoir si l'organisation urbaine traduisait dans le paysage urbain les théories des penseurs milésiens. Mais les conditions de la formation intellectuelle d'Hippodamos restent un point crucial dans le contexte de la reconstruction de la ville détruite. On fera ici l'hypothèse qu'une mémoire s'est maintenue. Il reste à le démontrer et sur d'autres bases que le trop fameux plan de von Gerkan (1924) jugé aujourd'hui inutilisable²² (Figure 2).

Platon et Aristote ne présentent pas la même ambiguïté. Philosophes ils sont. Mais on concevrait mal que le discours platonicien sur la cité idéale, exposée longuement dans *les Lois*, soit une pure réflexion théorique qui ne s'appuierait pas, au moins partiellement, sur l'histoire des savoirs — en matière de construction et d'urbanisme — qui étaient alors connus à Athènes. Sans tout ramener à la Sicile, ce qui serait puéril, on rappellera néanmoins que Platon est allé trois fois à Syracuse et que *les Lois* ont été rédigées à la fin de sa vie. Le savoir syracusain de l'époque n'a pas dû échapper au philosophe et le modèle platonicien des 5 040 lots²³

18. R. Martin, *L'urbanisme dans la Grèce antique*, Paris, 1974, p. 103 à la suite des travaux d'A. von Gerkan et de P. Lavedan.

19. Id., p. 104.

20. E. Greco, dans E. Greco (sous la direction de), *La città greca antica*, Rome, 1999, pp. 420 - 428.

21. Bilan des fouilles allemandes de F. Longo dans E. Greco, *op.cit.*, pp. 185 - 192.

22. Nous avons été attentifs avec Henri Tréziny à ne pas publier un plan restitué de Mégara Hyblaea qui aurait pu être soumis à la même critique. La figure 470 de Mégara 5, p. 529 n'indique des tracés que sur la base d'une donnée archéologique précise.

23. C. Ampolo, *Platone e la popolazione, del buon uso della matematica*, dans *La Parola del passato*, 40, 1985, pp. 200 - 208.

16. Les travaux de A. Mazarakis Ainian sont ici essentiels : *Les fouilles d'Oropos et la fonction des péribles dans les agglomérations du début de l'âge du fer*, dans *Pallas*, 58, 2002, pp. 183 - 227.

17. F. Cordano, *L'ideale città dei Feaci*, dans *Dialoghi di archeologia*, 1976 - 1977, pp. 195 - 200.



FIGURE 1. Les cités grecques de l'Italie méridionale et de la Sicile (d'après Jean Bérard, *La colonisation grecque de l'Italie méridionale et de la Sicile dans l'Antiquité*, Paris, 1941).

n'est pas à une échelle déraisonnable par rapport aux expériences archaïques. Certes, les 10 000 hommes (chefs de famille) prévus par Hippodamos selon Aristote étaient une ambition élevée mais pas démesurée : une petite ville archaïque comme Mégara devait avoir une population totale de 10 000 habitants ; Hippodamos pensait donc seulement à trois à quatre fois plus.

Il est probable que les philosophes qui écrivent sur la cité, son modèle et ses constitutions s'appuient sur

un savoir édifié à partir des nombreuses expériences urbaines qui, de la Chalcidique peut-être dès le X^e siècle, à l'Italie méridionale et la Sicile au VIII^e siècle, à Cyrène au VII^e siècle, et à la mer Noire et à Massalia au VI^e siècle, a marqué la vie du monde grec aux époques archaïque et classique.

Toutefois il reste encore beaucoup à explorer dans ce domaine. Et d'abord pour se demander comment les Grecs désignaient cette activité de concepteurs et de bâ-

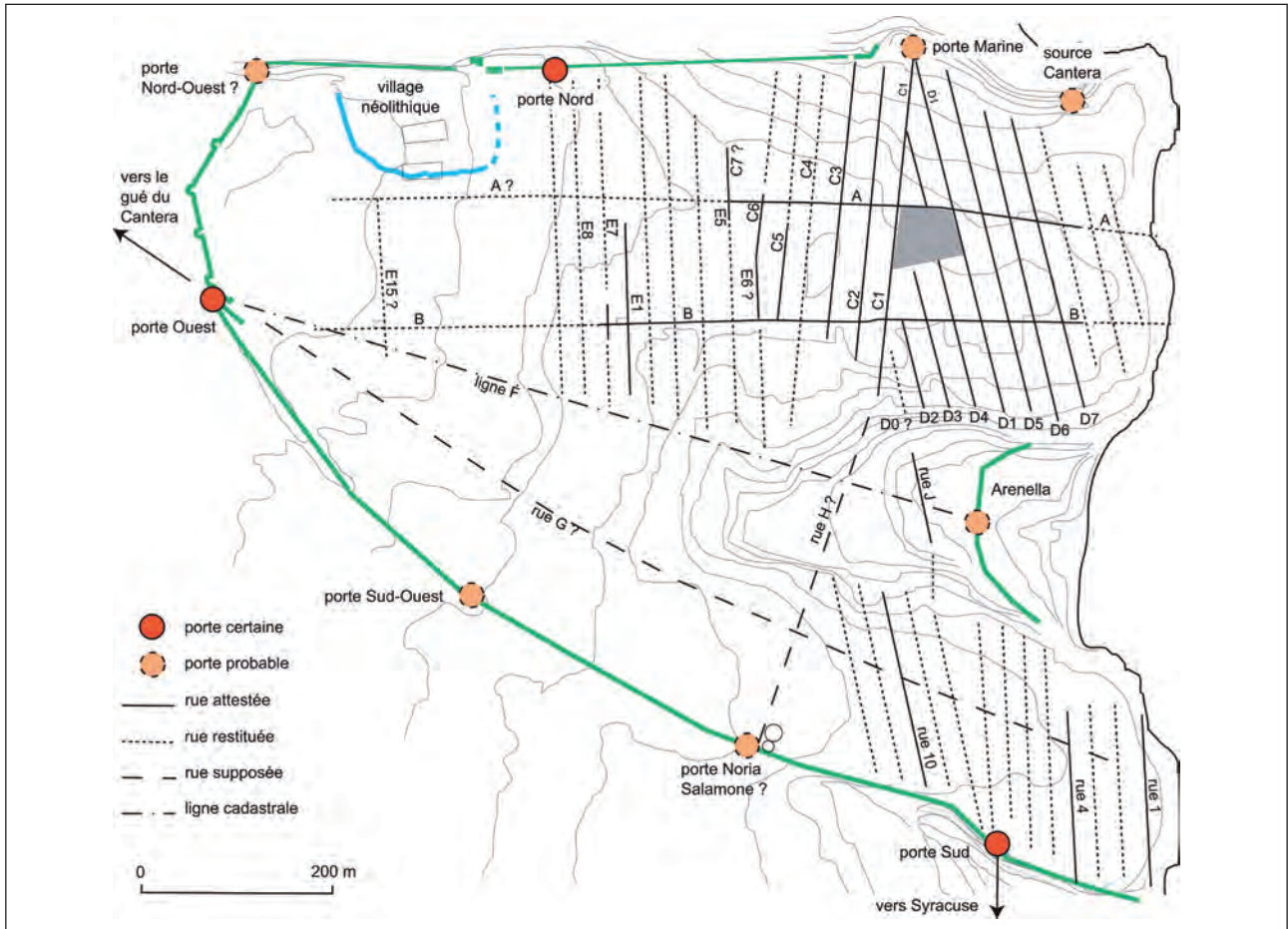


FIGURE 2. Restitution de l'organisation de l'espace urbain de Mégara Hyblaea (d'après *Mégara Hyblaea 5*, Rome, 2004, fig. 470, réalisation H. Tréziny).

tisseurs. Françoise Choay²⁴ a opportunément rappelé que le mot « urbanisme » est une création du XIX^e siècle (1867), due à l'architecte de Barcelone Ildefons Cerdà. Il est probable qu'il faille penser à notre mot « construction », nous rappelant en effet que Leon Battista Alberti choisit comme titre de son livre *De reaedificatoria* (1485), lui qui se voulait plus proche d'Aristote que de Vitruve²⁵.

Toutefois, il faut ajouter que cet art d'édifier ne doit pas être pris sur le plan seulement technique. La documentation archéologique, et en particulier celle de Mégara, montre que le geste technique n'est que la mise en œuvre d'un ensemble de savoirs théoriques et philosophiques qui servent de support aux choix techniques. Les Grecs ont un regard global sur la cité²⁶.

24. F. Choay, s. v. *urbanisme* dans *Dictionnaire de l'urbanisme et de l'aménagement*, sous la direction de P. Merlin et F. Choay, 3^e édition, Paris, 2010.

25. P. Caye et F. Choay, *L'art d'édifier*, Paris, 2004 (traduction d'Alberti). Voir F. Choay, *Pour une anthropologie de l'espace*, Paris, 2006, p. 374 sq. (Le *De reaedificatoria* et l'institutionnalisation de la société). F. Choay note que la meilleure traduction pour le titre d'Alberti serait « La question de l'édifier » (p. 383).

26. Thucydide, II, 15 (« la cité est avant tout une association morale [...] association qui a pour base non seulement la commu-

Et ce regard est placé sous le sceau de la rationalité. Voilà le concept clef qui donne cohérence à tout. Il y a quelques années, Oswyn Murray²⁷ a montré le lien entre la réforme de Clisthène, naguère magistralement analysée²⁸ et les découvertes épigraphiques de Camarine avec des *tessere pubbliche* qui nous font connaître l'organisation civique de la cité²⁹. On pourrait ajouter que ce que nous appelons l'urbanisme grec, par un néologisme obligatoire, n'est rien d'autre qu'un aspect d'une même réalité, au cœur de la pensée grecque telle que Jean-Pierre Vernant nous l'a fait connaître³⁰. Cette rationalité

nauté d'origine mais aussi l'identité des lois, la similitude des mœurs et des façons de penser ») et surtout VIII, 77, 7 (« la polis, ce ne sont pas seulement des murailles, ce sont des hommes »). On notera que ces deux citations ont été mises en exergue de deux livres importants de R. Martin (*L'urbanisme de la Grèce antique*, Paris, 1974) et de G. Vallet, F. Villard et P. Auberson, (*Mégara Hyblaea 1*, Rome, 1976).

27. O. Murray, *La razionalità della città greca*, dans *Venticinque secoli dopo l'invenzione della democrazia*, Fondazione Paesum, 1998, pp. 21 - 28.

28. P. Levêque, P. Vidal-Naquet, *Clisthène l'Athénien*, Paris, 1964.

29. F. Cordano, *Le tessere pubbliche dal tempio di Atena a Camarina*, Rome, 1992.

30. J.-P. Vernant, *Les origines de la pensée grecque*, Paris, 1962.

ne produit pas un cadre rationnel parfait mais témoigne d'une tension permanente vers une rationalité totale qui relève de l'utopie mais vers laquelle ont regardé les Grecs de l'Antiquité tout au long de leur histoire.

Les découvertes de Mégara Hyblaea montrent seulement que cet effort vers le rationnel remonte loin, un siècle avant Thalès de Milet et deux siècles avant Clisthène. On montrera peut-être un jour que le fil rouge ne s'est jamais cassé depuis le plan de Babylone qu'admirait Hérodote (I, 180) avec sa rationalité et ses rues se recoupant à angle droit. La cité des hommes est le lieu de l'ordre construit face au chaos de la nature. Et depuis lors tout se fait pour que l'ordre gagne sur la nature comme le montre toute l'histoire du paysage depuis les travaux d'Emilio Sereni. Le rationnel est l'horizon mental le plus élaboré d'un ordre consenti et partagé par tous, ordre horizontal partagé face à un ordre vertical imposé.

On le voit. De l'eau a coulé sous les ponts depuis que Jean Pouilloux, en 1958, saluait dans la première édition (1956) du livre de Roland Martin sur l'urbanisme grec le fait de « découvrir la forme hellénistique sous le masque de Rome »³¹. Curieusement, face à ces acquis si nombreux, face aux potentialités encore existantes de l'enquête archéologique dans des territoires comme la Chalcidique ou la mer Noire, des esprits critiques et chagrins viennent douter de l'existence même d'un projet colonial. C'est dire qu'il faut continuer à progresser, la science étant la seule réponse valable à opposer à l'hypercritique.

31. *Journal des Savants*, juillet-septembre 1958, p. 128.